

Anthropologie et Sociétés



Colette PETONNET : Espaces habités, Ethnologie des banlieues, Éditions Galilée, Paris, 1982, 174 p., croquis

Monique Cousineau

Volume 8, numéro 3, 1984

Comprendre et modifier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006228ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006228ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cousineau, M. (1984). Compte rendu de [Colette PETONNET : Espaces habités, Ethnologie des banlieues, Éditions Galilée, Paris, 1982, 174 p., croquis]. *Anthropologie et Sociétés*, 8(3), 192–193. <https://doi.org/10.7202/006228ar>

à certaines valeurs d'une généralité plus vaste. À travers ses engagements segmentaires, les fêtes reproduisent alors toujours les mêmes valeurs générales. Retrouvé à travers plusieurs grandes régions du monde, un tel principe de hiérarchie est toutefois loin d'être universel. M. Toffin n'est donc pas en bonne posture de rejeter des théories comme celles de Duvignaud (et de V. Turner ?) sous le prétexte que celles-ci ne sont pas valables universellement, car la même objection frapperait la sienne.

Deuxièmement, ce schéma de la fête emprunté par les chercheurs autour de M. Toffin semble négliger un aspect « classique » de la fête et de la production symbolique : celui de sa périodicité, même si cet aspect est élaboré dans un texte aussi justement célèbre que l'essai sur les variations saisonnières de Marcel Mauss. Plus récemment d'ailleurs, certains chercheurs comme Roy Rappaport et Vittorio Lanternari (sans même parler de Claude Lévi-Strauss) ont développé davantage les questions difficiles provoquées par le caractère périodique des fêtes et de la production symbolique. On se demande donc si le problème général de la fête est vraiment résolu comme le groupe de M. Toffin semble penser ou si celui-ci l'a plutôt esquivé.

Eric Schwimmer
Département d'anthropologie
Université Laval

Colette PETONNET : *Espaces habités, Ethnologie des banlieues*, Éditions Galilée, Paris, 1982, 174 p., croquis.

L'ethnologie urbaine tente, depuis quelques années, d'identifier la dynamique spatio-temporelle des modes de regroupement de population dans l'espace urbain. Une telle exploration permet de découvrir la logique organisationnelle qui sous-tend l'espace-temps-relations dans des espaces habités par des populations diverses.

Dans les quartiers prolétaires, l'équilibre atteint entre des gens d'origines ethniques diverses est souvent bousculé par les politiques municipales. En tentant de saisir l'ordre sous-jacent de ces regroupements volontaires, l'auteure explicite le sentiment d'arrachement, le déséquilibre vécu par ces habitants lorsqu'ils sont relogés autoritairement suite à la « résorption » de quartiers dits « insalubres ».

Colette Pétonnet a observé durant cinq ans des espaces ouvriers différents : le vieux quartier et le bidonville mais également le pavillon de banlieue et les immeubles de logement.

Des points cruciaux ressortent ainsi de son analyse du vieux quartier. L'habitation y est possible à un coût moindre que partout ailleurs dans la ville tandis que les résidents y forment des noyaux, des micro-majorités ethniques, que la condition de classe rapproche. En dépit de l'hétérogénéité des habitants et de leurs modes de vie, elle démontre l'existence d'un équilibre toujours recréé, en s'appuyant sur des exemples divers qui attestent de la complémentarité entre habitants. La ville, dit-elle, « est par excellence le lieu de reconnaissance des différences » et chacun apprend à s'y situer par rapport aux autres tout en préservant son intimité (p. 17).

Pétonnet poursuit son enquête dans les bidonvilles au sujet desquels elle souligne le choix de l'individu de s'y fixer ou de le créer, selon le cas. Elle s'insurge contre l'idée

qu'un tel lieu soit un espace ségrégué en insistant qu'il s'agit au contraire « d'un élément marqué d'un particularisme culturel, non un élément disjoint » (p. 47).

Ses observations sont convaincantes : le bidonville n'est pas une assignation à résidence ni un milieu clôturé. Ses résidents sont *dans* la ville avec laquelle ils entretiennent des relations multiples.

Pétonnet cependant confond une ségrégation juridiquement imposée à celle qui naît de la distinction sociale en voulant montrer l'autonomie et la capacité d'organisation des gens des bidonvilles. De fait l'organisation du vieux quartier et du bidonville est fonction de contraintes particulières : revenu, proximité du lieu de travail, point d'eau sur le terrain, réseaux familiaux ou ethniques. La cohabitation pluri-ethnique est parfois une source de tension mais aussi un moyen de fonder la cohésion de son propre groupe.

Étape de transition entre le lieu d'origine et celui d'insertion plus stable, le bidonville assure la sécurité et l'adaptation des nouveaux arrivants. Il n'en demeure pas moins que la densité des relations pousse certains à chercher plus d'intimité ailleurs dans la ville. Ce rejet est renforcé par la vision des citadins et des planificateurs qui au nom de l'hygiène cherchent à détruire de tels « villages dans la ville ».

En suivant ses informateurs dans leur second établissement, l'auteure constate que les individus ou familles qui possèdent des économies et des connaissances techniques dans le domaine de la construction, optent parfois pour l'achat ou la construction d'un pavillon de banlieue. Certains acquièrent une roulotte qu'ils installent sur leur propre terrain ou louent un emplacement.

Le choix du nouveau quartier ne se fait pas de manière aléatoire. Il suppose une connaissance du lieu et de ses habitants, une proximité non contraignante de parents et amis et donc une relative distance par rapport aux liens noués dans le bidonville. Il implique une insertion durable sans être définitive. D'autre part, par contre, infortunés mais contraints par la décision des pouvoirs publics, ont dû accepter des cohabitations qu'ils n'auraient guère choisis.

Transplantés sans égard à leurs préférences et besoins dans des appartements à prix modique ou des cités de transit, ils s'insèrent dans des regroupements qui ne correspondent plus à la logique, à l'équilibre des premières concentrations. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que : « Pour les gens à l'intérieur comme pour ceux de l'extérieur, il s'agit d'un espace pénalisé, d'autant qu'il fait en outre l'objet, d'une certaine surveillance » (p. 148).

Livre foisonnant d'observations patiemment recueillies, il se clôt sur la sensation d'emprisonnement, le sentiment de perte d'identité qui s'instaurent dans ces lieux que les locataires perçoivent d'ailleurs comme une prison.

Monique Cousineau
Département d'anthropologie
Université Laval